Tout le monde est une presque île

Krzysztof Jarosz

Numéro 10, automne 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jarosz, K. (2006). Tout le monde est une presque île. *Contre-jour*, (10), 111–116.

Tout le monde est une presque île

Krzysztof Jarosz

Ces dernières années, je me suis mis à fréquenter avec plaisir et surprise l'univers d'Yvon Rivard, le découvrant dans un raccourci temporel qui m'a dévoilé presque simultanément les différents moments de cette riche pensée. Revenu, au début du troisième millénaire, à la littérature québécoise après un long détour « hexagonal », j'ai pénétré dans l'œuvre d'Yvon Rivard par son milieu. Inopinément découvert dans une librairie parisienne, le récit de l'expérience indienne des *Silences du corbeau* a d'abord ravivé en moi un vieux rêve que je croyais définitivement révolu, pour m'en (re)guérir définitivement à sa lecture, me faisant donc revivre de prime abord ma fascination d'autrefois et me ramenant ensuite à mes opinions d'aujourd'hui en une croisière mentale qui m'a rendu particulièrement sympathique la figure alors inconnue de cet écrivain.

À la recherche des traces de la réflexion sur l'identité québécoise, j'ai, presque tout de suite après, commis une lecture peut-être insensée de *L'ombre et le double*, d'une manière que je crois aujourd'hui trop univoquement « terroir revu et corrigé », ramenant la quête de ces personnages mystérieux que l'auteur se plaît à appeler quelque part des « Hurons métaphysiques » à un niveau d'allégorie nationaliste. Par la suite, je me suis plongé dans

ce journal de bord d'une conscience à la fois quotidienne et subtile que forment les deux derniers volets de la trilogie d'Alexandre, simple et exquise chronique imaginaire de professeur et écrivain, réflexion autour d'une expérience que j'ai trouvée passablement romanesque sur le plan de l'anecdote, tout en me surprenant cependant de mon degré d'identification avec la pensée de l'auteur.

Telle que je la conçois maintenant, à travers cette découverte en raccourci temporel — démarche d'astronome qui scrute le ciel littéraire québécois de son poste d'observation situé aux antipodes galactiques du phénomène étudié —, cette œuvre qui a pourtant mis des décennies à mûrir m'apparaît d'abord comme une constellation d'étoiles nées peut-être à des années-lumière (des « années-expérience ») d'intervalle, mais qui se sont révélées à mon regard presque simultanément, comme éléments déjà existants du cosmos littéraire, à l'exception notable d'une supernova, *Le siècle de Jeanne*, apparue dernièrement avec fracas à côté des autres et qui me convainc que ce qu'on considère actuellement comme une trilogie peut facilement devenir au moins une tétralogie.

Comme c'est souvent le cas lorsque je ressens une certaine adhérence mentale ou affective à l'œuvre d'un écrivain nouvellement découvert, je me suis posé la question sur les raisons de cette connivence et je crois qu'en l'occurrence la réponse n'est ni simple ni univoque, puisqu'on ne peut pas recevoir de la même manière les premiers textes d'Yvon Rivard et les trois derniers romans (pour ne rien dire de ses admirables essais). Du point de vue de mes réactions subjectives, qui seules comptent pour moi ici et maintenant, sans que je veuille me lancer dans des analyses savantes et plus objectives pour lesquelles d'autres sont sans doute mieux placés, je distinguerai, d'une part, le coup de foudre doublé d'un pressentiment de mystère plus facile à saisir qu'à approfondir — ce frisson accompagnant la découverte d'un univers imaginaire inédit — que j'ai eu en lisant *L'ombre et le double*, et, d'autre part, le plaisir constant et confirmé, mot après mot, page après page, ressenti à la lecture du *Milieu du jour* et du *Siècle de Jeanne*.

Si le même nom d'auteur n'était pas placé sur la couverture de tous les ouvrages rivardiens, il me serait peut-être difficile, voire même impossible, de constater qu'un même écrivain ait pu produire aussi bien, disons,

L'ombre et le double que *Le siècle de Jeanne*. Cette métamorphose scripturale n'est donnée qu'à quelques-uns.

Pour revenir à ma vision en surimpression, tout en laissant un peu de côté la « première manière » d'Yvon Rivard et en privilégiant davantage la « seconde », autrement dit me réservant le privilège de revenir ailleurs sur mon coup de foudre de lecture, que j'avoue ne pas avoir encore tout à fait « digéré », et pour me concentrer davantage sur la lecture « en vieux ménage » (celui de l'écrivain et du lecteur) des deux derniers romans, je dirais sans emphase aucune qu'Yvon Rivard réalise mes critères personnels d'écrivain idéal. Il est celui dont je connais et apprécie la capacité d'être un de mes fournisseurs favoris de rêves et de mondes imaginaires originaux, mais aussi celui qui, me devançant sur des sentiers de réflexions subtiles que je me sais inapte à poursuivre moi-même, me donne la satisfaction intime de les découvrir quand même, en me donnant aussi la (fausse, mais combien agréable !) impression que, puisqu'il m'est possible de l'y suivre, je serais peut-être à même de le faire sans ce guide, en fait indispensable et inégalable. Si je succombe si facilement à cette illusion de compagnonnage, celle d'être son égal dans une entreprise que je ne réalise en réalité qu'en suiveur, et ceci non seulement parce que j'accepte de l'être du seul fait que cela est inscrit dans mon rôle de lecteur, c'est grâce à la limpidité du style rivardien et au naturel avec lequel il sait habiller sa pensée, à quoi j'ajouterais, à la réflexion, l'essentiel : cette capacité qu'a Yvon Rivard de nous (me) faire témoin de tous les aléas d'une conscience imaginaire, mais combien vraisemblable, qui se débat avec son indécision et avec des problèmes de création littéraire. Pourtant, je vis et lis depuis assez longtemps pour en avoir déjà vu de toutes les couleurs, pour fuir quand je le peux la plupart des ouvrages autoréflexifs, sauf quand ils me proposent quelque chose qui touche une corde secrète de mon appareil réceptif.

À bien y réfléchir, ni les considérations sur les rapports entre le réel et la création auxquelles s'adonne Alexandre en tant qu'écrivain à double titre — créateur lui-même et en quelque sorte héritier de son frère-écrivain suicidé —, ni le choix du littérateur contemporain, lorsqu'il accepte d'être aussi scénariste — celui entre « le cul et l'action » hollywoodien et une

tendance plus intimiste qui mise sur le clair-obscur des passions humaines — n'expliquent en eux-mêmes le plaisir (constant, celui de « vieux ménage ») que j'ai pris à la lecture des derniers romans d'Yvon Rivard.

J'avoue n'avoir pu élucider ce sentiment de connivence profonde que par une approximative affinité d'âge. La réponse (ou au moins une réponse) m'est venue brusquement au cours d'un récent échange épistolaire avec Yvon Rivard, lorsque, sollicité pour un colloque sur un aspect plus ou moins technique de l'écriture littéraire, il a poliment décliné mon invitation en disant que ce qui l'intéresse vraiment maintenant, c'est le point de vue qu'il avait exposé dans son essai « Une idée simple » et dont l'évidence m'avait fait, je m'en repens ici, mésestimer d'abord ce texte d'une grande beauté. Si je prends la liberté de parler publiquement de cette lettre pourtant privée et demande à son auteur de bien vouloir me le pardonner, c'est pour ne pas m'attribuer le mérite de la découverte de l'importance, pour Yvon Rivard, de cette « idée simple » qui, empruntée par Yvon Rivard à Hermann Broch, se résume à « l'obligation d'assistance à autrui » qui fait préférer « le souci de l'autre » au « souci du lointain ».

L'insistance avec laquelle Yvon Rivard revient récemment sur cette idée dans ses essais, et même (me semble-t-il maintenant) dans ses derniers romans, m'apparaît, après coup, lorsque je me rappelle le titre de son prochain recueil d'essais, *Personne n'est une île* — titre issu d'une autre citation, cette fois-ci de John Donne, que je suis cependant sûr d'avoir déjà lue soit dans *Le milieu du jour*, soit dans *Le siècle de Jeanne*. Dans un essai sur les terriens et les extraterrestres, il traite du même sujet, mais sous une autre forme. Je dirais, en courant le risque d'appauvrir le concept afin de n'en extraire qu'un sens, que ses extraterrestres sont ceux qui, vivant la tête dans les nuages ou dans leur tour d'ivoire, préfèrent le « souci du lointain » au « souci de l'autre », c'est-à-dire ne pas s'occuper de ce (et surtout de ceux) qui se trouve(nt) juste à côté. L'extrême rigueur morale de cette « idée simple » provoque de prime abord — je ne le cache pas — une impression de simplicité évangélique qui connote une certaine naïveté incompatible avec ce qu'est non seulement le monde moderne, mais également avec la nature humaine telle qu'elle apparaît à un observateur même peu attentif. Le hasard (mais est-ce vraiment un

hasard ?) m'a dernièrement fait consacrer beaucoup de temps aux écrivains tels que Bataille, lequel, par son idée la moins « simple » possible, prêche la transgression et une quête passionnée des situations limites. Soit dit en passant, si on s'étonnait que deux écrivains si opposés puissent cohabiter dans ma tête, je trouve la réponse à cette objection dans un autre texte d'Yvon Rivard, « Naissance d'un écrivain », où, face au même étonnement de quelqu'un qui n'arrive pas à comprendre comment il puisse concilier un Peter Handke avec une Virginia Woolf, il répond : « Et pourtant, malgré tout ce qui les sépare, les voici tous deux réunis en moi comme dans un wagon et obligés de se parler, sinon de se regarder, pendant que je rêve ou que j'écris lentement ce livre qui les réconcilierait ou les révélerait l'un à l'autre. » D'un certain point de vue, toute notre civilisation, ou du moins tout ce qui occupe le devant de la scène de notre civilisation, semble centrée sur l'apologie de la perversion et de la transgression, phénomène qu'Yvon Rivard, dans « Une idée simple », prend soin de qualifier de « morale de bourgeois en mal de souffrance et de sensations fortes ». À travers cette critique de notre penchant, Yvon Rivard renoue avec le fond même de notre vieux rêve de justice et d'altruisme et me (nous) fait poser la question fondamentale de ce principe moral à ce point profondément enfoui sous la crasse de l'imaginaire de la violence que le seul fait d'entendre quelqu'un oser soulever publiquement cette question provoque la réaction que j'ai essayé de décrire plus haut.

Du point de vue de l'évolution de l'œuvre rivardienne, ces constatations font présager une synthèse, déjà bien entamée, que d'aucuns pourraient considérer comme une palinodie et un repentir vis-à-vis des préoccupations quelque peu idéalistes d'un « premier » (et, en partie, d'un « second ») Rivard. D'« extraterrestre » animé du « souci du lointain », il serait arrivé à la période fructueuse de la sagesse lui permettant, du haut du sommet qu'il vient d'escalader — et alors qu'il était auparavant tout concentré sur l'effort de cette entreprise et préoccupé d'avancer pas à pas —, de faire le point, de regarder en bas le trajet accompli, mais aussi autour de lui. Telle est au moins mon impression à la lecture de cette phrase d'« Une idée simple » :

Je pense ici à ma propre expérience limitée de lecteur et d'écrivain qui a si souvent perdu de vue qu'écrire et lire, ce n'était pas tant une expérience sur l'écriture et la littérature, que c'était d'abord et avant tout des chemins, des moyens de m'approcher de l'inconnu, c'est-à-dire de moi-même, des autres et de la terre quand je me tiens devant eux en silence comme devant une scène où se jouent et se rejouent cette merveille et cette terreur qu'est la vie.

Tout en avouant expressément, si ce n'était pas assez visible dans ce qui précède, ma gratitude, ma dette et mon respect envers Yvon Rivard pour avoir su et eu le courage de reprendre cette « idée simple », me (nous) rappelant que « [p]enser est un acte moral, penser est avant tout la capacité de discerner le bien et le mal », je ne peux tout de même pas promettre d'oublier Bataille (que j'ai pris ici comme symbole commode et somme toute moins compromettant que les films d'horreur hollywoodiens) au profit du « dernier Rivard », tel qu'il m'apparaît à travers les essais cités. Cœur et âme avec celui-ci, je ne crois cependant pas possible d'oublier mon trajet intellectuel, peut-être parce qu'il n'est qu'intellectuel, ce qui me donne le confort (y compris et avant tout le confort entendu comme sécurité corporelle) d'envisager des idées moins simples en tant qu'elles constituent une partie de l'héritage culturel, même si j'envisage le danger de leur incarnation. L'essentiel me semble être de ne pas oublier que, comme le rappelle Yvon Rivard, « personne n'est une île ». Seulement, ce trait d'union nécessaire avec les autres ne saurait occulter une tendance centrifuge, qui nous caractérise par rapport aux autres, et centripète, égotiste, si l'on inverse la perspective. Sans pouvoir donc réaliser, quant à moi, l'idéal d'une pensée totalement morale, je prends la liberté de modifier la formule de John Donne reprise par Yvon Rivard : soyons des presque-îles, c'est-à-dire : tout en sauvegardant notre quant-à-soi, cultivons non seulement notre jardin, mais aussi nos isthmes, qui assurent notre lien avec la réalité et avec les autres.